

3^e DIMANCHE DE CAREME 2015

Qui est Jésus ? C'est l'interrogation qui traverse l'évangile de ce jour et qui donne à la question que Jésus pose à ses disciples sur le chemin de Césarée de Philippe toute sa dramatique actualité. Qui est Jésus ? Aux dires de sa parenté, dans le passage parallèle de S. Marc, c'est un fou. *Il a complètement perdu la tête* dit le texte. Que le paisible charpentier de Nazareth se fasse soudain thaumaturge itinérant, et de surcroît proche de l'exaltation des milieux messianiques, voilà qui dépasse leur entendement. La réponse des scribes est autrement plus grave : c'est une véritable accusation. *C'est par Bézébub, prince des démons, qu'il expulse les démons*. Jésus serait un de ces faux prophètes qui contrefont le bien pour mieux séduire le peuple et l'entraîner ensuite dans une voie de perdition.

En un mot, Jésus est accusé d'être un imposteur. Il répond à ses détracteurs par un apologue de bon sens qui révèle en fait son identité et l'issue du combat qu'il est venu livrer sur la terre. *Tout royaume divisé contre lui-même périra. Si Satan est divisé contre lui-même, comment son royaume subsistera-t-il ?* Ce qui apparaît comme une évidence est en réalité une analyse pénétrante des forces du mal et, en fin de compte, la raison pour laquelle elles ne peuvent l'emporter contre lui : Jésus est bien *le plus fort* capable de neutraliser *le fort* qui occupe la maison dont parle la suite du texte. Le prince de ce monde sera maîtrisé et expulsé du cosmos par le roi véritable de l'univers qu'est le Christ. L'arme de la victoire, pour l'un, c'est l'unité qui procède de la charité ; la cause de la défaite, pour l'autre, c'est la division qui procède du péché. On se représente en effet, à tort, les forces du mal comme une armée disciplinée et en ordre de bataille, où chacun est prêt à se sacrifier pour la victoire. En fait, il n'en est rien. Il n'y a rien de plus divisé que le monde infernal. Le monde infernal est un monde de haine, de suspicion, de jalousie, d'envie, de cupidité, d'égoïsme, où chacun déteste l'autre et ne donne une impression de discipline ou d'unité qu'à cause de la crainte servile des plus faibles contraints à l'obéissance et à la haine du bien que tous ont en commun. C'est ce qu'a bien mis en scène C. S. Lewis dans sa *Tactique du diable* que certains d'entre vous ont pu lire ou voir récemment au théâtre.

Cela se comprend aisément si on réfléchit à l'essence même du péché. Fondamentalement, qu'est-ce que le péché pour le démon ? C'est la volonté d'usurper l'être de Dieu, de devenir Dieu à la place de Dieu. Mais, ce faisant, c'est vouloir remplacer le monothéisme trinitaire par un monothéisme qui ignore l'altérité, car seul Dieu est un tout en étant trine. C'est vouloir remplacer la communion d'amour trinitaire qui, en tant que telle, fonde toute possibilité d'altérité, par une unicité monolithique qui ne peut précisément pas justifier l'existence d'un autre que soi. La prétention du démon, c'est d'être à la place de Dieu, mais en niant l'existence de l'autre, de tout autre, qui passe alors pour un rival, un être à anéantir. Le drame du démon, ironiquement, c'est que plus il a de partisans, plus il a d'ennemis. Car tous sont animés du même désir d'être uniques, ce qui est contradictoire et conduit au conflit. On a d'ailleurs de cela de multiples illustrations dans l'histoire, d'Hérode qui faisait assassiner ses enfants pour éviter qu'ils puissent un jour le détrôner à Staline qui faisait liquider ses conseillers dès qu'ils commençaient à prendre de l'importance. Le monde du mal ne tient que par la terreur que les plus forts exercent sur les plus faibles et par la peur que ceux-ci éprouvent et qui nourrit leur ressentiment envers leurs chefs. Le royaume de Satan, comme toutes les sociétés fondées sur des structures de péché, s'apparente plus à un *gang* qu'à un corps comme le disait déjà S. Augustin. Les agissements du soi-disant *Etat islamiste* en sont une illustration. L'unité satanique est extérieure, alors que celle de Dieu, et par extension celle de l'Église, est intérieure, et c'est la charité. Jésus mettra en garde ses disciples, tentés comme Jacques et Jean de convoiter les places honorifiques, en leur lavant les pieds le soir du Jeudi Saint, lui qui, à ce moment précis, revendique d'être leur Maître et leur Seigneur. La véritable noblesse réside dans le service, la véritable force réside dans l'amour qui va librement jusqu'au bout, jusqu'au sacrifice, comme nous le rappelait le cardinal Sarah jeudi soir. De l'amour capable d'avoir raison de la coalition apparemment formidable, mais en réalité fragile, des forces du mal. Jésus est donc bien *le plus fort* qui expulsera le démon non seulement de ce monde-ci, le nôtre, mais aussi de celui où il réside, c'est-à-dire de

l'enfer. Car, précisément, au moment de sa mort sacrificielle sur la croix, l'âme humaine du Fils de Dieu descend aux enfers tout en restant en communion avec le Père. Elle introduit ainsi la communion, c'est-à-dire l'amour, dans le monde de la solitude et de la haine. Elle ruine ce monde et le détruit. C'est le sens de l'image saisissante du film *la Passion du Christ* où l'on voit le démon hurler de rage au fond de l'enfer au moment de sa victoire sur la croix. Car cette victoire est apparente. Comme le dit S. Augustin dans un sermon, la chair du Christ était l'appât placé sur l'hameçon de sa divinité. En l'avalant, le monstre se fait prendre au piège. En croyant vaincre, il est vaincu. *Dux vitae mortuus, regnat vivus* chantera la séquence de Pâques. A l'image des trois enfants dans la fournaise, Jésus déambule librement dans les enfers. Comme un scaphandrier, il ne cesse d'être relié à la surface grâce à l'Esprit Saint qui ne cesse de l'unir au Père, même au *shéol*, même au séjour des morts.

Cet enfer dans lequel Jésus vient ruiner la puissance du démon, ne croyons pas qu'il est mythique. Cet enfer, c'est chacun de nous, ce sont nos âmes lorsqu'elles étaient sous le joug du péché, avant notre baptême, ou lorsque le démon en ayant été expulsé, il revient avec sept démons encore plus malfaisants pour la dévaster. A chaque fois que Jésus renouvelle en notre âme le mystère de sa Pâques, et en particulier sa descente aux enfers, c'est cette expulsion qui se renouvelle, c'est notre guérison qui s'opère, grâce aux sacrements que nous recevons et qui sont les fruits de son sacrifice. Notre âme est comme un champ de bataille que se disputent deux armées, elle est l'enjeu d'un combat dans lequel nous ne pouvons rester spectateurs. Il faut entrer dans ce combat, et c'est le sens du carême, non seulement pour nous, mais aussi pour ceux qui se préparent à recevoir le baptême et qui ont subi, étape après étape, les exorcismes libérateurs.

S. Paul nous invite au combat spirituel, nous mettant en garde contre les séductions d'une sagesse démoniaque. Comme à des néophytes fraîchement baptisés, il nous dit : *Autrefois vous étiez dans les ténèbres, vous êtes aujourd'hui dans la lumière du Seigneur. Marchez donc comme des fils de la lumière, car les fruits de la lumière sont bonté, justice et vérité.* Pour marcher comme des fils de la lumière, nous avons un secret, celui que Jésus donne à ceux en qui il reconnaît sa véritable parenté : *Heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent.* Comme je le disais il y a deux semaines, que la parole de Dieu, lue, méditée, ruminée, soit notre bouclier. Que cette Parole, faite chair et reçue en communion dans la sainte eucharistie, soit notre arme de victoire. Et ainsi, au milieu des ombres de cette vie où la cruauté des uns ajoute aux tristes conséquences du péché subies par tous, nous pourrons déjà nous réjouir grandement dans l'attente de notre transfiguration finale, au terme de l'histoire, à l'orée de ces temps nouveaux que nous promet le livre de l'Apocalypse, où Dieu fera toutes choses nouvelles.